

ÉNÉIDE - LIVRE I

Sujet de l'Énéide et invocation à la Muse

Je chante les combats et ce guerrier pieux
Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
Et des bords phrygiens¹, conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Longtemps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Alors qu'il disputait à cent peuples fameux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,
Et préparait de loin la race ausonienne,
L'empire des Albains et la grandeur romaine !
Muse, raconte-moi ces grands événements ;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentiments,
Poursuivant en tous lieux le malheureux Énée,
Troublèrent si longtemps la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux :
Tant de fiel entre-t-il dans les âmes des dieux.

Junon écarte les Troyens d'Italie

A l'opposé du Tibre et des champs d'Ausonie,
Des riches Tyriens heureuse colonie²,
Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
Séjour de la fortune et le temple des arts.
Aucun lieu pour Junon n'eut jamais tant de charmes,
Samos lui plaisait moins. C'est là qu'étaient ses armes,
C'est là qu'était son char ; là son superbe espoir
Veut voir la terre entière adorer son pouvoir.

Mais un bruit menaçant vient alarmer son âme :
Un jour doit s'élever, des cendres de Pergame³,
Un peuple de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur :
Du sort impérieux tel est l'ordre suprême.

Tremblante pour sa gloire, et pour les Grecs qu'elle aime,
Se rappelant encor tous ces fameux combats
Que pour ces Grecs chéris avait livrés son bras,
Une autre injure parle à son âme indignée :
Par un berger troyen sa beauté dédaignée,
L'odieux jugement qui fit rougir son front⁴,
Hébé pour Ganymède essuyant un affront,
Tout l'irrite à la fois, et sa haine bravée
Vit au fond de son cœur profondément gravée.

Aussi, du Latium fermant tous les chemins
Aux vaincus épargnés par les Grecs inhumains,
Sa haine insatiable en tous lieux suit sa proie,
Et défend l'Ausonie aux grands destins de Troie.
L'inflexible destin secondant son orgueil,

De rivage en rivage, et d'écueil en écueil,
Prolongeait leur exil : tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !

Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs trinacriens⁵ avaient rasé les bords ;
Déjà leurs nefs, perdant l'aspect de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendaient d'un cours heureux les bouillons écumants.

[Irritée de les voir s'approcher de l'Italie, Junon songe à déchaîner elle aussi une tempête contre les Troyens. Aussitôt, elle se rend auprès du dieu Éole, préposé par Jupiter à tenir les vents enchaînés dans de sombres cavernes et, flattant habilement le docile Éole, lui promettant une nymphe pour épouse en guise de récompense, elle le convainc de déchaîner une tempête. Un seul geste d'Éole libère les vents, déchaînant la tempête et les ouragans. Le navire d'Énée est mis à mal ; d'autres vaisseaux sont gravement endommagés. Neptune, constatant la tempête provoquée par Junon, reproche à Éole d'avoir outrepassé ses pouvoirs. Puis il ramène le calme sur la mer, avant de reprendre sa course.]

Les Troyens accostent en Libye⁶

Les Troyens épuisés découvrent sur le rivage de Libye un endroit protégé où amarrer. Énée et les rescapés de sept navires débarquent, s'installent sur la plage, vont récupérer dans les bateaux armes et vivres et s'activent à préparer un repas.

Vénus implore Jupiter

Quand Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Libye enfin arrête ses regards.
Son esprit des humains roulait la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille, et la mère d'Énée,
Frémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux :

« Arbitre souverain de l'empire des cieux,
Toi qui, régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
Tiens en main et la foudre et les rênes du monde,
Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens ?
Sauvés par mes secours du fer des Argiens⁷,
Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
Que de tout l'univers leur race soit bannie ?
Un jour, du grand Teucer rejets glorieux,
Les Romains, disiez-vous, régneraient en tous lieux ;
Un jour leur race illustre, en conquérants féconde,
Gouvernerait la terre, assujettirait l'onde.
Vous me l'aviez promis : qui vous a fait changer ?
Hélas ! par cet espoir j'aimais à me venger ;
A nos malheurs passés j'opposais cette joie,
Et Rome adoucissait les désastres de Troie :
Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.

1 Les bords phrygiens font allusion aux côtes de Troie en Phrygie. L'Ausonie est le nom poétique de l'Italie.

2 Carthage a été fondée par des Phéniciens venus de Tyr.

3 Pergame : autre nom de Troie.

4 Allusion au jugement de Pâris au cours duquel Junon subit l'affront de ne pas être considérée comme « la plus belle » des déesses. Elle en conçut une haine définitive contre les Troyens.

5 La Trinacrie était la Sicile. La flotte d'Énée vient de la contourner par l'ouest et vient de partir de Trapani (cf la fin du livre III).

6 Ce toponyme désigne ici le territoire d'Afrique du Nord où se situe Carthage.

7 Les Argiens sont les Grecs qui ont attaqué la cité de Troie.

Grand roi ! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs ?
[...] Et nous, nous, vos enfants, attendus dans les cieux,
Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
Victimes du dépit d'une fière déesse,
Sa main du Latium nous écarte sans cesse !
Grand dieu ! de notre encens est-ce donc là le prix ?»

Jupiter prophétise la grandeur de Rome

A ces mots, souriant à la belle Cypris,
Avec cet air serein qui calme la tempête,
Vers elle doucement il incline la tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plaît à l'apaiser :

«Non, je ne change point ; mes volontés suprêmes,
Ma fille, en tous les temps demeureront les mêmes.
Vous verrez s'élever ces remparts tant promis ;
Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.
Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Énée,
Suivre dans tout son cours la haute destinée
De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
Signaleront bientôt le bras victorieux.

Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
Il donnera des mœurs, et des lois, et des villes.

Là, tandis que l'état fleurira sous ses lois,
Le printemps aux frimas succédera trois fois.
Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
Ascagne trente fois verra naître l'année,
Et de Lavinium aux remparts des Albains,
Portera le premier le berceau des Romains.
Là, durant trois cents ans, sur toute l'Italie,
Régneront vos Troyens, lorsque la jeune Ilie⁸,
Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
Sera mère en un jour de deux fils à la fois.
D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
Romule sucera le lait et le courage.

De lui naîtra la gloire et le nom des Romains ;
Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
Arme encor contre vous l'air, la terre et les mers,
Abjurant son dépit, et déposant sa haine,
Un jour protégera la puissance romaine :
Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphants,
A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
Le sang d'Assaraeus imposera des chaînes ;
Et les fils des vaincus, tout-puissants à leur tour,
Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour⁹.
Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
Jules¹⁰, prendra son nom du fils de votre Énée ;
Il domptera la terre ; il s'ouvrira les cieux ;
Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
Le recevrez vainqueur des peuples de l'aurore.

Sous son astre brillant, quels beaux jours vont éclore :
Du métal le plus pur ses jours seront filés.
Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés ;
De cent verrous d'airain les robustes barrières
Renfermeront de Mars les portes meurtrières ;
La Discorde au-dedans, fille affreuse d'Enfer,
Hideuse, y rugira sous cent câbles de fer,
Et, sur l'amas rouillé de lances inhumaines,
De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes¹¹».

Ainsi dit Jupiter ; mais il craint que Didon,
Ignorant les destins des enfants d'Ilion,
Ne leur ferme les murs de sa cité nouvelle :
Il lui députe alors son messenger fidèle.
Le dieu, d'un vol léger, fend les vagues des airs,
Et bientôt de l'Afrique il atteint les déserts.
Un facile succès couronne son message :
Il parle, il adoucit la superbe Carthage,
De sa puissante reine apprivoise l'orgueil,
Et les Troyens déjà sont sûrs d'un doux accueil.

Une inconnue informe Énée sur Didon

Entre temps, Énée explore les lieux, quand sa mère Vénus se présente à lui sous les traits d'une jeune chasseresse, qui le renseigne sur l'histoire de Carthage et de sa fondatrice : Didon avait épousé en Phénicie le riche Sychée, assassiné secrètement par le roi de Tyr Pygmalion, frère de Didon et jaloux des richesses de son beau-frère. Un jour le fantôme de Sychée révéla à Didon le crime de Pygmalion et lui conseilla de fuir, en lui disant où se trouvaient des trésors cachés. Didon s'embarqua et arriva en Libye avec ses partisans et ses richesses ; elle se procura le territoire où s'élève maintenant sa ville. À son tour, Énée renseigne l'inconnue sur son passé et sur le but que lui dicte le destin : il veut gagner l'Italie pour y installer les Pénates de Troie arrachés à l'ennemi ; mais, victime d'une tempête, il a échoué, avec sept navires, sur les côtes de Libye. L'assurant de la protection des dieux, l'inconnue engage Énée à se présenter à la reine des lieux.

Découverte de Carthage, ville naissante

Ils marchent cependant ; déjà leur course agile
Franchit l'étroit sentier qui les mène à la ville ;
L'un et l'autre déjà, d'un pas laborieux,
Gravissaient lentement la hauteur d'où leurs yeux
Embrassent et l'enceinte et les murs de Carthage.

Le héros, étonné, voit cet immense ouvrage ;
Il admire ces tours, ces ports et ces remparts,
Le bruit tumultueux des travaux et des arts,
Des chaumes faisant place à ce séjour superbe,
Des temples s'élevant aux lieux où croissait l'herbe.
Là des rochers pesants roule l'informe poids ;
Ici le soc décrit les enceintes des toits ;
Là pour les dieux s'élève un auguste édifice ;
Là viendra l'innocence invoquer la justice ;
Contre les flots grondants et les vents orageux
Le commerce a ses ports ; le théâtre a ses jeux ;
Et déjà, de la scène ornements magnifiques,
Les marbres africains sont taillés en portiques.
Au retour du printemps, tel, aux essaims nouveaux,
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux :
Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse ;
Les unes de l'état élèvent la jeunesse ;
D'autres, d'un vol prudent, interrogent le ciel ;

8 Rhéa Silvia, future mère de Romulus et Rémus.

9 Jupiter prophétise ici la victoire des Romains sur les Grecs en 146 av.JC.

10 Octave Auguste, neveu et fils adoptif de Jules César et contemporain de Virgile.

11 Octave Auguste mettra fin à un siècle de guerres civiles.

D'autres forment la cire, et pétrissent le miel ;
D'autres viennent porter les tributs des campagnes ;
D'autres de leur fardeau déchargent leurs compagnes.
Celles-ci font la guerre au frelon dévorant.
Tout agit, tout s'emplit d'un nectar odorant.
«Peuple heureux ! vous voyez s'élever votre ville ;
Et nous, dit le héros, nous cherchons un asile !»

Il marche cependant, de son voile entouré ;
Et, mêlé dans la foule, il en est ignoré.
Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage,
Qui reçut ses enfants échappés du naufrage :
Là la bêche en fouillant découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux ;
Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon à ce gage attacha la victoire.

Le temple de Junon et les souvenirs de Troie

Tout en attendant la reine au pied du temple, Énée en examine diverses représentations, qui figurent des scènes de la guerre de Troie. Sont évoqués les combats devant Troie, mais surtout les déboires troyens.

Soudain Didon paraît. Appuis de sa couronne,
De ses jeunes guerriers l'élite l'entourne ;
La glace dans ses traits est jointe à la fierté.
Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paraît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas
Bondissant en cadence, accompagnant ses pas ;
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche ; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpète de joie.
Telle marche Didon d'un air majestueux,
Et fend des Tyriens les flots respectueux.
Après de la déesse, au milieu de son temple,
Où, sous un riche dais, son peuple la contemple,
Elle s'assied, et là son équitable voix
Dicte ses jugements, et proclame ses lois ;
Dispose également les travaux de Carthage,
Ou par les lois du sort en règle le partage ;
Voit, juge, ordonne tout, et, d'une noble ardeur,
Hâte de ses états la future grandeur.

Didon accueille les compagnons d'Énée

Soudain Énée et Achate reconnaissent quelques-uns de leurs compagnons rescapés en train de s'avancer en suppliants vers la reine, au milieu des protestations de la foule. Didon les rassure et promet aux Troyens de faciliter leur départ pour l'Italie ou la Sicile, mais leur propose plutôt de partager le pouvoir avec elle, souhaitant comme eux le retour d'Énée vivant.

Didon accueille Énée

Énée se présente alors à Didon, la remercie pour sa compassion et sa bonté, et lui souhaite la bénédiction des dieux. Revenue de sa stupeur, Didon se montre avertie des malheurs des Troyens et disposée à les secourir. Décrtant des actions de grâces aux dieux et faisant livrer des animaux aux Troyens restés sur le rivage, elle introduit ses hôtes dans le palais où se prépare un somptueux festin.

Vénus substitue Cupidon à Ascagne

Énée charge alors Achate de retourner aux navires et d'en ramener son fils Ascagne et des présents, parures princières

sauvées du sac de Troie, qu'il destine à Didon. Entre temps Vénus imagine un stratagème pour protéger Énée contre Junon et demande le concours de son fils Cupidon, le puissant dieu de l'Amour. Elle lui suggère de se substituer momentanément à Ascagne afin d'inspirer à Didon une passion brûlante pour Énée, tandis qu'elle emportera Ascagne endormi à Chypre. Cette suggestion est immédiatement adoptée.

Didon prise au piège de Cupidon

Didon accueille les Troyens dans un cadre luxueux où se déroule un fastueux banquet, tant par les mets que par le nombre des serviteurs. Passionnément amoureuse, Didon cherche à prolonger la fête, posant à son hôte mille questions sur Troie, et l'invitant enfin à raconter la chute de la ville et ses propres aventures.

LIVRE II

Énée commence son récit.

Le cheval de Troie

« Rebutés par dix ans de batailles,
Las de languir sans fruit au pied de nos murailles,
Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais avec art enchassés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice :
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disaient-ils, pour un retour heureux :
On le croit. Cependant en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
Une île, Ténédos, est son antique nom,
S'élève au sein des mers, à l'aspect d'Ilion.
Avant nos longs malheurs qui sont tombés sur elle,
Son port fut florissant ; mais sa rade infidèle
N'offre plus qu'un abri peu propice au nocher.
Là sur des bords déserts les Grecs vont se cacher,

Nous les croyons partis ; sur les liquides plaines
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes.
Enfin nous respirons ; enfin, après dix ans,
Ilion d'un long deuil affranchit ses enfants.
Le libre citoyen ouvre toutes ses portes,
Vole aux lieux où des Grecs ont campé les cohortes.
On aime à voir ces champs témoins de nos revers,
Ces camps abandonnés, ces rivages déserts.
De cent fameux combats on recherche la trace :
Ici, le fier Pyrrhus signalait son audace ;
Là, le fils de Thétis¹² rangeait ses bataillons ;
Ici c'était leur flotte, et là leurs pavillons.

Plusieurs, pressés au tour de ce colosse énorme
Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme.
Thymète le premier, soit lâche trahison,
Soit qu'ainsi l'ordonnât le destin d'Ilion,
Des Grecs favorisant la perfide entreprise,
Dans nos murs aussitôt prétend qu'on l'introduise.
Mais les plus éclairés, se défiant des Grecs,
Veulent que, sans tarder, ces présents trop suspects
Soient livrés à la flamme, ou plongés dans les ondes,
Ou qu'on en fouille au moins les cavités profondes.
Le peuple partagé s'échauffe en longs débats,
Quand de la citadelle arrivant à grands pas,
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,
De loin s'écrie : «O Troie ! ô ville malheureuse !

Citoyens insensés, dit-il, que faites-vous ?
Croyez-vous qu'en effet les Grecs soient loin de nous,
Que même leurs présents soient exempts d'artifice ?
Ignorez-vous leur fourbe, ignorez-vous Ulysse ?
Ou les Grecs sont cachés dans ces vastes contours,
Ou ce colosse altier, qui domine nos tours,
Vient observer Pergame ; ou l'affreuse machine,
De nos murs imprudents médite la ruine.
Craignez les Grecs, craignez leurs présents désastreux :
Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux».

Il dit ; et, dans le sein de l'énorme machine,
Lance d'un bras nerveux sa longue javeline :
Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant ;
La masse est ébranlée : et dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans le perfide abri des Grecs fallacieux
Nous eussions étouffé les complots près d'éclorre ;
Et toi, chère Ilion, je te verrais encore !

Le traître Sinon explique sa présence à Troie

À ce moment, des bergers amènent au roi Priam un jeune Grec qui s'est livré à eux, Sinon. Il explique qu'il fut contraint de fuir le camp grec, où il était tombé en disgrâce après la mort de Palamède, son compagnon d'armes, victime d'une injustice d'Ulysse. Aujourd'hui, privé de sa patrie et de ses proches, il en était réduit à implorer la pitié des Troyens.

Les Troyens abusés par Sinon et par la mort de Laocoon

Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. Le roi lui-même ordonne
Qu'on détache ses fers : «Captif, on te pardonne,
Dit-il avec bonté, je brise tes liens ;
Oublie enfin les Grecs, et rends grâce aux Troyens ;
Nous t'adoptons. Et toi, réponds sans artifice :
Pourquoi de ce cheval l'étonnant édifice ?
Dis, quel en est le but ? quel en est l'inventeur ?
Est-ce un hommage aux dieux ? est-ce un piège imposteur ?
Qu'en devons-nous penser ? et que devons-nous craindre ?»

Avec un art consommé de la duplicité, Sinon explique la signification du cheval aux Troyens et à Priam. Le cheval laissé sur le rivage est une offrande à Minerve (Pallas), pour expier un sacrilège qu'ils ont commis. Les proportions gigantesques du cheval doivent en principe empêcher les Troyens de l'introduire dans leurs murs (en réalité, elles ont pour but de les y pousser)...

Ainsi, par les discours de ce monstre perfide
Nous nous laissons séduire ; et ce peuple intrépide,
Qu'un millier de vaisseaux, ni cent mille ennemis,
Ni dix ans de combats, n'avaient encor soumis,
Qui d'Achille lui-même avait bravé les armes,
Est vaincu par la ruse, et dompté par des larmes.

Par un malheur nouveau, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.
Prêtre du Dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'allongent sur les flots ;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux ;
Leur corps au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Enfin, de vague en vague ils abordent ; leurs yeux

Roulent, ardents de rage, et de sang, et de feu ;
Et les rapides dards de leur langue brillante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre, et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.
Les armes à la main, au secours de ses fils
Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent,
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé.
Ils redoublent leurs nœuds, et leur superbe crête
Dépasse encor son front et domine sa tête.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Raidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlements horribles :
Tel, d'un coup impuissant par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne ; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

A peine on a connu la mort de la victime,
Tout frémit d'épouvante : on dit que « de son crime
Le coupable a reçu le juste châtement ;
Lui dont la main osa sur un saint monument
Lancer un dard impie, et d'un fer sacrilège,
Violer de Pallas l'auguste privilège.
Il faut fléchir Minerve, il faut offrir des vœux,
Et conduire en nos murs ce monument pompeux».

Nos remparts abattus aussitôt lui font place ;
Au coursier gigantesque on offre un large espace :
Il avance porté sur des orbes roulants ;
Des cordages tendus hâtent ses pas trop lents.
Prête à vomir le fer, les feux et le carnage,
L'horrible masse arrive, et franchit le passage.
De vierges et d'enfants un chœur religieux,
Au bruit des saints concerts, des cantiques pieux,
Accompagne à l'envi l'offrande de la haine,
Et se plaît à toucher le câble qui la traîne.
Elle entre enfin ; elle entre et menace à la fois
Et les temples des dieux, et les palais des rois.
O Troie ! ô ma patrie ! ô théâtre de gloire !
Murs à jamais présents à ma triste mémoire !
Murs peuplés de héros, et bâtis par les dieux !
Quatre fois près d'entrer, le colosse odieux
S'arrête ; quatre fois on entend un bruit d'armes.
Cependant, ô délire ! on poursuit sans alarmes
Et dans nos murs enfin, par un zèle insensé,
L'auteur de leur ruine en triomphe est placé.
C'est peu : pour mieux encore assurer sa victoire,
Cassandre, qu'Apollon nous défendait de croire,
Rend des oracles vains que l'on n'écoute pas ;
Et nous, nous malheureux qu'attendait le trépas,
Nous rendions grâce aux dieux ; et notre aveugle joie
Faisait fumer l'encens dans les temples de Troie.

Les ennemis dans la ville

L'Olympe cependant, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour ;

Déjà, du fond des mers jetant ses vapeurs sombres
 Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
 Elle embrasse le monde ; et ses lugubres mains
 D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
 Et la terre, et le ciel, et les Grecs, et leur trame :
 Un silence profond règne au loin dans Pergame :
 Tout dort. De Ténédos leurs nef partent sans bruit,
 La lune en leur faveur laisse régner la nuit ;
 L'onde nous les ramène, et la torche fatale
 A fait briller ses feux sur la poupe royale.
 A cet aspect, Sinon que le ciel en courroux,
 Qu'une folle pitié protégea contre nous,
 Aux Grecs impatients ouvre enfin la barrière.
 Dans l'ombre de la nuit la machine guerrière
 Rend cet affreux dépôt, et de son vaste sein
 S'échappe avec transport un formidable essaim.
 Déjà, de leur prison empressés de descendre,
 Glissent le long d'un câble Ulysse avec Thessandre :
 Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
 Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
 De Sthenélus, d'Atride, et d'Épéus lui-même,
 Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagème.
 Ils s'emparent de Troie ; et les vapeurs du vin
 Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
 Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes ;
 Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.

Conseil d'Hector à Énée : fuir avec les Pénates

On était au moment où Morphée à nos cœurs
 Verse d'un calme heureux les premières douceurs ;
 Déjà d'un doux repos je savourais les charmes,
 Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,
 Pâle, et tel qu'autrefois sur la terre étendu,
 Au char d'un fier vainqueur tristement suspendu,
 Hélas ! et sous les tours de Troie épouvantée,
 Sillonant de son front l'arène ensanglantée.
 Dieux ! qu'il m'attendrissait ! qu'Hector ressemblait peu
 A ce terrible Hector qui dans leur flotte en feu
 Poussait des ennemis les cohortes tremblantes,
 Ou d'Achille emportait les dépouilles fumantes !
 Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux ;
 Le sang noir et glacé qui collait ses cheveux ;
 Ses pieds qu'avaient gonflés, par l'excès des tortures,
 Les liens dont le cuir traversait leurs blessures
 Son sein encor percé des honorables coups
 Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous :
 Tout de ses longs malheurs m'offrait l'image affreuse.

Et moi je lui disais d'une voix douloureuse :
 « O vous, l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
 Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens ?
 Que nous avons souffert de votre longue absence !
 Que nous avons d'Hector imploré la présence ! »

Il ne me répond rien. Mais, d'un ton plein d'effroi,
 Poussant un long soupir : « Fuis, dit-il ; sauve-toi,
 Sauve-toi, fils des dieux ; contre nous tout conspire :
 Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
 Tout espoir est perdu ; fuis : tes vaillantes mains
 Ont fait assez pour Troie, assez pour nos destins.
 Notre règne est fini, notre heure est arrivée.
 Si Troie avait pu l'être, Hector l'aurait sauvée :
 Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
 Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux.
 Du triomphe des Grecs épargne-leur insulte :
 Ilion te remet le dépôt de leur culte.
 Cherche-leur un asile, et qu'au delà des mers
 Leur nouvelle cité commande à l'univers ! »
 Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire

De la chaste Vesta l'image tutélaire,
 Et les feux immortels, et le bandeau sacré.

Énée choisit de résister et entraîne ses compagnons

Cependant Ilion au carnage est livré ;
 Déjà le bruit affreux (quoique, loin de la ville,
 Mon père eût sa demeure au fond d'un bois tranquille)
 De moment en moment me frappe de plus près.
 Ce fracas me réveille : au faite du palais
 Je cours, vole, et de loin prête une oreille avide :
 Tel, au sein des moissons quand la flamme rapide
 Au gré des vents s'élance ; ou lorsqu'à gros bouillons
 Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
 Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
 Un torrent en grondant précipite ses ondes ;
 Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
 Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé.

Énée rassemble une troupe d'amis fidèles et s'élance vers la cité. Panthus, le prêtre d'Apollon, qui arrive avec des objets sacrés près de la demeure d'Anchise, l'informe de l'étendue du désastre et de la lutte désespérée des Troyens contre leurs envahisseurs. Énée alors, animé de fureur guerrière et poussé par la volonté divine, décide de se rendre sur le théâtre des opérations. Il encourage ses compagnons à lutter avec lui jusqu'à la mort et les mène au combat

Ultime et vaine résistance des Troyens

Nuit effroyable ! hélas ! de ces scènes affreuses
 Qui pourrait retracer les tragiques horreurs ?
 Quels yeux pour ce désastre auraient assez de pleurs ?
 Tu tombes, ô cité si longtemps florissante,
 De tant de nations souveraine puissante !
 Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
 Et des temples sacrés le seuil religieux.
 Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance,
 La fureur quelquefois ranime sa vaillance :
 Partout sont balancés, par une égale loi,
 Les succès, les revers, l'espérance et l'effroi ;
 Partout des pleurs, du sang, des hurlements terribles,
 Et la mort qui renaît sous cent formes horribles.

Énée comprenant son impuissance face aux destins, se dirige avec deux compagnons, vers le palais de Priam, féroce ment assailli par les Grecs.

Énée assiste à la destruction du palais par Pyrrhus

Devant le vestibule, aux portes du palais,
 Pyrrhus¹³, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
 De ses armes d'airain fait jaillir la lumière :
 Tel un affreux serpent, qui, nourri de poison,
 Sous la terre dormait dans la froide saison,
 Tout à coup reparait, rayonnant de jeunesse,
 S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
 Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
 Allume les couleurs aux rayons du soleil.
 De héros sur ses pas une foule s'avance :
 Ici, c'est Péripas, fier de sa taille immense ;
 Là, c'est Automédon, qui d'Achille autrefois
 Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix ;
 Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
 Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
 A leur tête Pyrrhus, une hache à la main,
 Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
 Les gonds tremblent ; des ais la vaste épaisseur s'ouvre :

Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre

Ces longs appartements, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
On approche, on regarde, et debout sur la porte,
Paraît, le fer en main, une fière cohorte,
Qui d'un roi malheureux, d'un malheureux vieillard,
Dans son dernier asile est le dernier rempart :
Sa garde sur le seuil demeure inébranlable.
Mars au fond du palais quel tableau lamentable !

Partout l'effroi, le trouble et les gémissements :
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlements,
Dans l'enceinte royale errent désespérées :
L'une embrasse à genoux ses colonnes sacrées,
L'autre y colle sa bouche, et ses mains, et ses yeux,
Et par mille baisers leur fait de longs adieux.
Au milieu des horreurs de ce jour sanguinaire,
Trop digne d'achever l'ouvrage de son père,
Du meurtrier d'Hector le barbare héritier,
Pyrrhus vient, et déploie Achille tout entier :
Il menace, il attaque ; à sa fureur extrême,
Les barrières, les murs, et la garde elle-même,
Tout cède. Le bélier tonne à coups redoublés.
Arrachée à grand bruit de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe : aussitôt on s'élance ;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence ;
A travers les débris, l'ennemi furieux
Poursuit rapidement son cours victorieux.
Déjà jusqu'au portique il porte le carnage.
Les premiers des Troyens que rencontre sa rage,
Egorgés les premiers, expirent sous ses pas.
Il entre, et le palais se remplit de soldats.
Tel enfin triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe ; et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeau, confusément roulés.

J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides ;
Hécube échevelée errer sous ces lambris ;
Le glaive moissonner les femmes de ses fils ;
Et son époux, hélas ! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.
De sa postérité les rejets naissants,
Dont la foule chérie entourait ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,
Trésors, enfants, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux...

La mort de Priam

Reine ! peut-être aussi désirez-vous connaître
Comment de cet état périt l'auguste maître ?
Voyant les Grecs vainqueurs au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaulé tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès longtemps étranger,
Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant les autels domestiques
Les couvrait de son ombre : en ces lieux révévés,
Hécube et ses enfants ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflements des tempêtes rapides
S'attroupe un faible essaim de colombes timides,
Se pressaient, embrassaient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Par un dernier effort oubliant sa vieillesse,
Saisir les dards rouillés qu'illustra sa jeunesse :
« Cher époux, dit Hécube, où courez-vous ? Hélas !

Contre un destin cruel que peut ce faible bras ?
Mon Hector même en vain renaîtrait de sa cendre.
Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,
Ou sous le même fer nous expirerons tous ».
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,
La reine enfin l'entraîne et le place auprès d'elle.

Tout à coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit ; déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :
Enfin au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas ! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
T'accordent, malheureux ! ta juste récompense ;
Toi qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfants !
Toi, fils d'Achille ! Non, il ne fut point ton père.
D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux,
Et pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Il me renvoya libre au palais de mes pères.
Tiens, cruel ! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un faible trait qui, du solide airain,
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire, et pend à son armure.
« Eh bien, cours aux enfers conter ce que tu vois,
A mes nobles aïeux va dire mes exploits ;
Dis au fils de Thétis que son sang dégénère ;
Mais avant meurs ! » Il dit ; et d'un bras sanguinaire,
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante :
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.

Ainsi finit Priam, ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et crouler ses remparts.
Et ce grand potentat, dont les mains souveraines
De tant de nations avaient tenu les rênes,
Que l'Asie à genoux entourait autrefois
De l'amour des sujets et du respect des rois,
De lui-même aujourd'hui reste méconnaissable,
Hélas ! et dans la foule étendu sur le sable,
N'est plus dans cet amas des lambeaux d'Ilion,
Qu'un cadavre sans tombe, et qu'un débris sans nom.

Vénus persuade Énée de quitter Troie

Alors, je l'avouérai, dans mon âme tremblante,
Pour la première fois je sentis l'épouvante.
Ce monarque, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer ses jours infortunés,
D'un père, comme lui déjà glacé par l'âge,
Tout à coup réveilla l'attendrissante image ;
De mon épouse en pleurs, de mon malheureux fils,
Mon amour consterné croit entendre les cris,
Je cherche autour de moi si quelque ami me reste :
Tous ont péri... Poussés d'un désespoir funeste,
Tous de nos toits brûlants se sont précipités.
Je restais seul... Des feux les lugubres clartés

Guidaient mes pas tremblants et ma vue incertaine,
Lorsqu'aux pieds de Vesta je vois l'affreuse Hélène,
De ses Grecs irrités redoutant le courroux,
La haine des Troyens, la fureur d'un époux.

Enée songe un instant à mettre à mort cette Hélène responsable de la catastrophe actuelle.

Ainsi, je m'emportais, lorsque dans la nuit sombre
Ma mère dissipant la noire horreur de l'ombre,
Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux,
Me retient et me dit de sa bouche de rose :
« Mon fils, de ces fureurs, eh ! quelle est donc la cause ?
Est-il temps d'écouter un aveugle courroux ?
Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux ?
Qu'as-tu fait de ton père appesanti par l'âge,
D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage,
Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
Par la flamme ou le fer auraient fini leurs jours ?
Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine,
Non, ce n'est point Pâris, ni l'odieuse Hélène,
C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs.
Viens ; je vais dissiper les nuages obscurs
Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue
Cache ce grand spectacle à ta débile vue.
Ecoute seulement ; et, docile à ma voix,
D'une mère qui t'aime exécute les lois.
Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
De ces brûlantes tours les masses renversées,
Cette poudre, ces feux ondoyants dans les airs ?
Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
A leur base profonde arrache nos murailles,
Et dans ses fondements déracine Ilion.
Ici, tonne en fureur l'implacable Junon :
Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
Appeler ses soldats ? Vois-tu de ces cohortes
L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours ?
Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
Regarde, c'est Pallas, dont la main homicide
Agite dans les airs l'étincelante égide.
Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
Excite les mortels, et soulève les dieux.
Fuis ; calme un vain courroux : fuis, c'en est fait. Ta mère
Va protéger tes pas et te rendre à ton père ».

Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe ; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante ;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante ;
Tout tombe, et je crois voir, de son faite orgueilleux,
Ilion tout entier s'écroule dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin, qui du haut des montagnes
Dominait fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons réunissant leurs bras
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chute pesante ;
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :

Ainsi croule Ilion. Je m'éloigne, et Cypris
Défend au glaive, au feu, d'attenter à son fils :
Le fer respectueux entend sa voix puissante ;
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.

Anchise consent avec peine à fuir avec Énée

J'arrive enfin ! j'arrive au palais paternel ;
Je vole vers mon père : ô désespoir cruel !
Mon père, qu'avant tout doit sauver ma tendresse,
Quand je veux au danger dérober sa vieillesse,
Refuse de survivre à nos communs malheurs
Et d'aller dans l'exil prolonger ses douleurs.

Anchise refuse d'abord de quitter Troie, malgré les supplications d'Énée, de sa femme et de leur fils.

Il demeure inflexible. Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort... Que m'importait la vie ?
Quel espoir me restait dans ces moments d'effroi ?
« Mon père, m'écriai-je, ah ! que veux-tu de moi ?
Moi fuir ! moi te quitter ! o pensée exécrable !
L'as-tu pu commander, ce crime abominable ?
Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper,
Si, pour que le destin n'ait plus rien à frapper,
Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
Attends, voici Pyrrhus qui vient chercher sa proie ;
Pyrrhus qui fait tomber, sous le glaive cruel,
Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel :
Du meurtre de nos rois encore dégouttante
Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
O ma mère ! ô Vénus ! quoi ! ton cruel secours
De la flamme et du fer n'a donc sauvé mes jours
Que pour voir, ô douleur ! ô désespoir extrême !
Dans son dernier abri périr tout ce que j'aime ;
Et mon fils, et ma femme, et mon père, grands dieux !
Dans le sang l'un de l'autre immolés à mes yeux !
Eh bien, dédaignez donc mes prières, mes larmes ;
Je pars : la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes !
Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats :
Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas ».

A ces mots je saisis sans espoir de défense,
D'un bras mon bouclier et de l'autre ma lance.
Je sortais en fureur de ce séjour de deuil,
Quand mon épouse en pleurs m'arrête sur le seuil,
Embrasse mes genoux, éperdue et tremblante,
Me présente mon fils, et d'une voix touchante :
« Cher et cruel époux ! si tu cours aux trépas,
Me dit-elle, à la mort traîne-nous sur tes pas,
Si ton dernier effort peut encore être utile,
Ah ! commence du moins par sauver cet asile.
Que deviendront un père, un enfant précieux,
Et ton épouse, hélas ! jadis chère à tes yeux ? »

Ainsi Créuse en pleurs, exhalant ses alarmes,
Remplit l'air de ses cris, me baigne de ses larmes,
Lorsqu'un soudain prodige épouvante nos cœurs :
Aux yeux et dans les bras de ses parents en pleurs,
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
S'abaisse sur son front en brillante couronne
Et d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
L'alarme se répand ; et des eaux abondantes
Descendent à grands flots sur ses tresses ardentes.
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque, levant ses yeux par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains : « Jupiter ! dit mon père,
Si les pleurs quelquefois désarment ta colère,
Lis dans nos cœurs, hélas ! et s'ils sont vertueux,
Confirme, par pitié, ces présages heureux ! »
Vers la gauche, à ces mots, éclate le tonnerre.
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,
Un astre, dans la nuit traînant de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs :
De là ce feu divin, pour nous guider, sans doute,

Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route,
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux.

Mon père, à cet aspect, se lève, et plein de joie,
Invoque et Jupiter et l'astre qu'il envoie.
«Dieux paternels ! dit-il, c'en est fait, je me rends ;
Protégez ma famille, et sauvez mes enfants !
J'accepte avec transport ce présage céleste.
Dieux puissants ! d'Ilion vous sauvez le reste.
Viens, mon fils ; je te suis». Il dit ; et de plus près
Les flammes cependant menacent le palais
Et d'un cours plus rapide avançant vers leur proie,
En tourbillons fougueux leur fureur se déploie.
«Eh bien, mon père, au nom de mon amour pour vous,
Laissez-moi vous porter ; ce poids me sera doux :
Venez, qu'un même sort tous les deux nous assemble ;
Venez, nous périrons, ou nous vivrons ensemble ;
Qu'Iule m'accompagne ; et qu'observant mes pas,
Mon épouse me suive et ne me quitte pas.
Et vous, qu'un noble zèle attache à votre maître,
Ecoutez : hors des murs vos yeux verront paraître
Un coteau d'où s'élève un temple où les mortels
De Cérès autrefois encensaient les autels ;
Non loin est un cyprès respecté par les âges,
Et qui de nos airain recevait les hommages ;
Là, nous nous rendrons tous par différents chemins.
Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints ;
Je ne puis y toucher avant qu'une onde pure
Du sang dont je suis teint n'ait lavé la souillure».

A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau ;
Mon fils saisit ma main, et précédant sa mère,
Suit à pas inégaux la marche de son père.
Des lieux les plus obscurs nous traversons l'horreur ;
Et moi, qui tant de fois avais vu sans terreur
Et les bataillons grecs, et le glaive homicide,
Une ombre m'épouvante, un souffle m'intimide ;
Je n'ose respirer, je tremble au moindre bruit,
Et pour ce que je porte, et pour ce qui me suit.

Un départ retardé par Créuse

Au point de ralliement, il s'aperçoit de la disparition inexplicable de Créuse. Elle lui apparaît enfin, lui rappelle la volonté des destins et lui assure qu'il atteindra l'Italie, après bien des épreuves ; elle se dit heureuse d'échapper à la servitude, pour suivre désormais la mère des dieux, puis elle disparaît. Énée rejoint ses compagnons, dont le nombre s'est multiplié durant son absence, et à la tête de la troupe, il quitte la ville dès le lever du jour, pour gagner les montagnes.

LIVRE III

Départ de Troade

Quand Troie¹⁴ eut succombé, quand le fer et les feux
Eurent détruit ces murs, noble ouvrage des dieux,
Et que, de ses grandeurs étonné de descendre,
Le superbe Ilion fut caché sous la cendre,
Innocents et proscrits, pour fixer nos destins,
Il nous fallut chercher des rivages lointains.
Soumis aux lois du sort, aux oracles fidèle,
Sous les hauteurs d'Antandre et du mont de Cybèle,

J'équipe des vaisseaux, incertain sur quel bord
Vont nous guider les dieux, va nous jeter le sort.
L'été s'ouvrait à peine, à l'orageux Neptune
Mon père me pressait de livrer ma fortune.
D'un peuple infortuné j'assemble les débris ;
Les yeux en pleurs, je pars ; je fuis ces bords chéris
Ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie ;
Et sur l'onde exilé, j'emmène en d'autres lieux,
Et mon père, et mon fils, et mon peuple, et mes dieux.

Première escale : la Thrace

Bien loin de ma patrie est une vaste terre,
Que consacra Lycurgue au grand dieu de la guerre¹⁵ :
Dans des temps plus heureux, les dieux hospitaliers
Unissaient les Troyens à ces peuples guerriers.
Hélas ! j'y fus suivi par mon destin funeste !
Des malheureux Troyens j'y rassemble le reste :
Sur la rive des mers, un nouvel Ilion¹⁶,
Elevé par mes mains, avait reçu mon nom.
A la belle Vénus, aux dieux dont les auspices
Sont aux nobles projets funestes ou propices,
J'offre mon humble hommage, et le sacré couteau
Immole à Jupiter un superbe taureau.

J'aperçois une tombe¹⁷, où de leur chevelure
Le cornouiller, le myrte étalent la verdure :
Mes mains les destinaient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid soudain saisit mon cœur épouvanté ;
Je tressaille d'horreur ; mais ma main téméraire
De ce prodige affreux veut sonder le mystère :
Je tente d'arracher un second arbrisseau,
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats ; et mes pieux hommages
Sollicitent des dieux un présage plus doux ;
Et déjà, sur la tombe appuyant mes genoux,
Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressait l'écorce,
Quand du fond du tombeau (j'en tremble encor d'effroi)
Une voix lamentable arrive jusqu'à moi :
«Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
Viens-tu troubler mon ombre, et rouvrir mes blessures ?
Hélas ! respecte au moins l'asile du trépas :
D'un insensible bois ce sang ne coule pas.

15 *Lycurgue était roi des Edoniens, une région de Thrace située entre l'embouchure du Strymon (Strymónas) et celle du Nestos (Mesta).*

16 *La ville d'Ainos (actuellement Enez) prétendait avoir été fondée par Énée. Elle se trouve bien en Thrace, mais plus à l'est que le territoire de Lycurgue.*

17 *La tradition pose ici encore un autre problème de localisation, puisque Strabon localise ce tombeau et celui d'Hécube sur la côte opposée à celle de la Troade, en face de l'embouchure du fleuve de Troade Rhodius (Çanakkale Çayı ?) Le tombeau se trouverait près de la ville antique de Madytos, aujourd'hui la ville turque de Eceabat, au niveau du village actuel de Kilitbahir.*

14 *Les ruines de Troie ont été retrouvées sur la colline d'Hisarlik, près du village turc de Tevfikiye, dans la région de Çanakkale.*

Cette contrée a vu terminer ma misère ;
Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère :
Épargne donc ma cendre, ô généreux Troyen !
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Ah ! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare :
J'y péris immolé par un tyran barbare.
Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglants
Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.
La terre me reçut ; et, dans mon sein plongée,
Leur moisson homicide en arbres s'est changée».

A ces mots, sa voix meurt, mes sens sont opprimés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
Le malheureux Priam, dans ses tendres alarmes,
Pour ce malheureux fils craignant le sort des armes,
L'avait au roi de Thrace, infidèle allié,
Avec de grands trésors en secret envoyé
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche, tant qu'Hector humilia la Grèce,
Respecta cet enfant, ses malheurs et son nom ;
Mais, dès que le Destin servit Agamemnon,
L'intérêt dans son cœur faisant taire la gloire,
Oublia l'amitié pour suivre la victoire.
Le cruel (que ne peut l'ardente soif de l'or !)
Egorge Polydore, et saisit son trésor,
Et la terre cacha sa victime sanglante.

A peine j'eus calmé ma première épouvante,
Sur ces signes affreux du céleste courroux
Je consulte les dieux, et mon père avant tous.
Tous veulent fuir ces lieux et ce bord sacrilège,
Où l'hospitalité n'a plus de privilège.
Mais Polydore attend les suprêmes honneurs :
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs ;
Les autels sont parés de festons funéraires ;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères ;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont éparés ;
Le lait, le sang sacré coulent de toutes parts ;
Nous renfermons son âme en son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous saluons son ombre.

Deuxième escale : Délos

Dès qu'on put se fier à l'humide élément,
Sitôt que de l'Auster l'heureux frémissement
Promit à notre course une mer sans naufrage,
Nos vaisseaux reposés s'élançant du rivage :
On part, on vole au gré d'un vent rapide et doux ;
Et la ville et le port sont déjà loin de nous.
Une île est dans les mers qu'un golfe étroit sépare
Des hauteurs de Mycone¹⁸ et de rocs de Gyare¹⁹,
Délices de Thétis, chère au dieu du trident :
Longtemps elle flotta sur l'abîme grondant.
Enfin du dieu du jour la main reconnaissante
Fixa de son berceau la destinée errante ;
Et l'heureuse Délos, dans un profond repos,
Délia le caprice et des vents et des flots.
Là nos vaisseaux lassés trouvent un sûr asile :

Nous entrons ; d'Apollon nous saluons la ville.
Anius vient à nous, le front ceint à la fois
Du laurier prophétique et du bandeau des rois.
Il voit, il reconnaît, il embrasse mon père,
Tend à son vieil ami sa main hospitalière,
Et, resserrant les nœuds d'une antique union,
Reçoit dans son palais les restes d'Ilion.
Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie : «O toi ! que dans Thymbre on révère,
A ce malheureux peuple, errant, persécuté,
Donne un asile sûr, une postérité !
Où faut-il transporter nous ! nos dieux et Pergame ?
Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre âme !»
Je dis : et tout à coup je sens de l'Immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.
Le mont tremble ; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine :
«Troyens ! c'est au berceau de vos premiers parents
Que je promets un terme à vos destins errants.
Allez, et recherchez la terre paternelle ;
Là naîtra de vainqueurs une race éternelle ;
Là régneront Énée et ses derniers neveux,
Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux...»
Ainsi parle Apollon ; on tressaille, on s'écrie :
«Quels sont ces bords ? quelle est cette antique patrie
Où le sort nous appelle, où le ciel pour toujours
De nos longues erreurs doit terminer le cours ?»

Alors des anciens temps, gravés dans sa mémoire,
Mon père, à nos regards, développant l'histoire :
«O Troyens ! nous dit-il, par des signes certains
Connaissez notre espoir, connaissez nos destins.
Une île est au milieu des ondes écumeuses,
Fière d'un sol fécond, de cent villes fameuses,
Berceau de nos aïeux et du grand Jupiter²⁰.
C'est de l'Ida crétois²¹ que notre aïeul Teucer,
De Rhétée abordant l'antique promontoire²²,
Y fixa ses sujets, son empire et sa gloire :
Ilion n'était pas, et des tribus sans noms
De l'Ida phrygien²³ habitaient les vallons.
C'est de là que nous vint le culte de Cybèle,
Par qui le soc apprit à vaincre un sol rebelle ;
De ses honneurs divins le mystère secret,
Que jamais ne dévoile un témoin indiscret ;
Et de l'airain sacré la bruyante allégresse,
Et ces lions soumis qui traînent la déesse ;
Enfin du mont Ida le bois religieux.
Là nous attend le sort ; là nous guident les dieux.
Mais apaisons d'abord les puissances de l'onde ;
Et si le vent nous sert, si le ciel nous seconde,
Trois jours nous porteront sur ces bords désirés ».

Ainsi parla mon père ; et deux taureaux sacrés

20 *Le petit Jupiter, sauvé de l'engloutissement par sa mère Rhéa qui présenta à sa place une pierre à Cronos, fut mis à l'abri en Crète, nourri par la chèvre Amalthée et protégé par les Corybantes.*

21 *Le mont Ida en Crète (Psiloritis).*

22 *Ville et promontoire dans la région de Troie.*

23 *Le mont Ida dans la région de Troie (Kaz Dağı).*

18 *Mykonos.*

19 *L'île de Gyaros.*

Sont aux dieux protecteurs offerts en sacrifice :
L'un rend à nos destins le dieu des mers propice,
Et l'autre d'Apollon implore les faveurs ;
Ensuite deux brebis de diverses couleurs
Sont offertes aux dieux de l'orageux empire,
La noire aux Vents fougueux, la blanche au doux Zéphire.
Le bruit court qu'un grand roi, notre ennemi cruel,
Idoménée, a fui le trône paternel ;
Qu'abandonnés des Grecs, les rivages de Crète
Promettent aux Troyens une douce retraite.

Troisième escale: la Crète

Nous partons : nous voyons la riche Oléaros²⁴,
Naxos chère à Bacchus, et la blanche Paros,
Donyse aux verts bosquets, tant d'îles renommées,
Qui, sur les vastes mers, en cercle sont semées.
Tout à coup un cri part : «Voilà, voilà ces lieux,
Espoir de nos enfants, séjour de nos aïeux».
Le vent s'élève en poupe ; on s'élançe, on arrive,
Et de la Crète enfin nous atteignons la rive.
J'y fonde une cité ; je l'appelle Ilion²⁵ :
L'heureuse colonie applaudit à son nom.
Je l'invite à chérir sa demeure nouvelle,
A bâtir de ses mains sa haute citadelle.
La mer rend les vaisseaux à ces tranquilles bords ;
L'hymen promet ses fruits, la terre ses trésors.
Je donne à tous des lois, des champs, des domiciles ;

Mais notre sort nous suit dans ces nouveaux asiles :
Un air contagieux, exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison ;
L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil ; l'animal expirant
Perd la douce lumière, ou traîne un corps mourant :
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.

Mon père ordonne alors de repasser les flots,
D'aller interroger les trépieds de Délos,
D'apprendre dans quels lieux doivent finir nos peines,
Nos travaux renaissants, nos courses incertaines.
La nuit couvrait le ciel ; tout dormait, quand mes dieux,
Ravis dans Troie en cendre à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé, qui brillait toute entière,
M'apparaissent en songe, éclatants de lumière,
Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots :
«Épargne-toi le soin de repasser les flots,
Apollon nous envoie ; et, ce qu'eût fait entendre
L'oracle de Délos, nous pouvons te l'apprendre.
C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux ;
C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
A ta race immortelle asservirons le monde.
Ose donc mériter ta future splendeur :
La Crète ne doit point renfermer ta grandeur.

Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
Qu'autrefois ont peuplés des enfants d'Enotrie,
Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
Augmenta sa splendeur, et lui donna son nom.
Là du grand Dardanus la race a pris naissance :
Où fut votre berceau sera votre puissance,
Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
Des rivages de Crète aux bords ausoniens».

Ainsi parlaient mes dieux : ce n'était point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge ;
C'étaient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accents :
Et tous mes sens émus me les montraient présents.
Tremblant, je me relève ; et, d'une ardeur pieuse,
Je lève au ciel ma voix, ma main religieuse ;
Aux dieux hospitaliers je rends un juste honneur,
Et je cours à mon père annoncer mon bonheur.
Egaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,
Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnaître et confondre ces lieux.
«O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie !
Cassandra, et mon esprit s'en souvient avec joie,
Cassandra, me dit-il , par des avis certains,
M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
Et les champs d'Italos, et les bords d'Hespérie ;
Mais qui pouvait si loin attendre une patrie !
Et qui croyait Cassandra en ces temps malheureux !
Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux».
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenait ou leur sexe ou leur âge.

Escale aux îles Strophades

Le vent gonfle la voile ; et sur les vastes eaux,
Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit ; devant nous s'étend la mer profonde ;
Partout les cieus, partout les noirs gouffres de l'onde.
Tout à coup la tempête, apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur ;
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente,
Le flot monte et retombe en montagne écumante ;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit ;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Le ciel mugit sur nous ; sous nos pieds la mer gronde ;
Sur nous la foudre éclate ; et, d'un ciel ténébreux,
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles ;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles ;
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux.
Enfin, le jour suivant, le noir horizon s'ouvre,
Des monts dans le lointain le sommet se découvre,
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sur les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieus, l'espérance en notre âme.
Et de leurs bras nerveux nos ardents matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.

24 Actuellement Antiparos.

25 Pline et Velleius Paterculus signalent en Crète une ville Pergamée, non loin de Cydonia (actuellement La Canée), mais sa localisation n'est pas connue avec certitude

Les Strophades²⁶ (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Au sortir de la mer nous offrent leurs asiles,
Et, de loin dominant les flots ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.

Vain espoir ! Céléno, la reine des Harpies,
Infecta ces beaux lieux de ses troupes impies :
Depuis que Calais à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin²⁷,
La terre ne vit pas de fléaux plus terribles,
L'enfer ne vomit pas de monstres plus horribles.
Sous les traits d'une vierge, un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant ;
Une éternelle faim creuse leurs traits livides,
Et, toujours s'emplantant, leurs flancs sont toujours vides.

Nous abordons : soudain, sur le rivage épars,
Des troupeaux sans bergers s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie.
Une table dressée au bord courbé des mers
Se couvre de ces mets par le hasard offerts :
Soudain d'un vol bruyant, autour de notre table,
Leur troupe secouant son aile redoutable,
S'empare de nos mets dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois partout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés,
Déjà le feu brûlait sur l'autel de nos lares :
Alors l'avidité de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élançant à grand bruit, se nourrit de nos mets,
Et d'excréments impurs empoisonne le reste.

«C'en est trop : écartons cette horde funeste,
M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons !
Courons ! délivrons-nous de ces monstres gloutons !»
Il dit, on obéit : nos armes détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer :
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçants
Font du haut d'un rocher entendre ces accents :

«Quoi ! vils usurpateurs de notre ancienne terre !
Quoi ! pour un vil butin vous nous livrez la guerre !
Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,

Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
Moi, la terrible sœur des filles du Tartare :
Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports ;
Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême,
Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même».

Elle dit ; et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines ;
Alors nous abjurons nos espérances vaines.
Pour apaiser ce peuple, aux glaives impuissants,
Nous faisons succéder les prières, l'encens,
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.

Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :
«Dieux ! ô dieux ! écartez ces fléaux inhumains !
Venez à moi, dit-il, déités que j'encense !
Secourez le malheur, secourez l'innocence !»
Il dit : au même instant de leurs câbles tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.
Ils partent : l'aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles ;
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles
Ils fendent de la mer les bruyants tourbillons,
Et la proue en fuyant laisse au loin ses sillons.

Arrivée à Buthrote : Andromaque et Hélénus

Déjà de ses grands bois Zacynthe²⁸ environnée,
Et l'âpre Néritos²⁹ de ses rocs couronnée,
Dulichium³⁰, Samos³¹, s'élèvent sur les flots :
Ithaque enfin paraît. Soudain nos matelots
Ont redoublé d'ardeur ; et, grâce au vent propice,
Nous fuyons le berceau de l'exécration Ulysse.
De Leucade bientôt les sommets nuageux,
Et du port d'Apollon les écueils orangeux³²,
Chers malgré leurs dangers, de loin nous apparaissent.
Ce dieu nous rend la joie, et nos forces renaissent.
De son humble cité les ports nous sont ouverts ;
L'ancre se précipite et plonge au fond des mers ;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue :
Tout béni d'Actium la terre inattendue³³.

On dresse des autels ; on offre au roi des dieux
Des expiations, de l'encens et des vœux ;
On s'applaudit d'avoir, comme une terre amie,
Franchi de nos vainqueurs la contrée ennemie.
Enfin de nos lutteurs l'essaim est assemblé ;
Sur leurs corps demi-nus des flots d'huile ont coulé :
A ces jeux paternels nous volons avec joie,
Et notre cœur palpite au souvenir de Troie.
Le grand astre des cieux recommençait son tour,

28 *Zakynthos*.

29 *Montagne d'Ithaque*.

30 *Dolicha ou Néochori*.

31 *Samé ou Céphallonie*.

32 *Sur ce promontoire, réputé dangereux, se dressait un célèbre temple à Apollon*.

33 *Ce lieu est prédestiné à voir la future victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre en 31 av. JC*.

26 *Îles de la mer Ionienne, au large de la Messénie*.

27 *Chassées par Jason au cours de son expédition des Argonautes, les Harpies se sont réfugiées dans les îles Strophades où elles étaient nées*.

Et déjà sur les mers Borée est de retour.
Un bouclier d'Abas, devenu ma conquête,
Du temple par mes mains a décoré le faite ;
Et je grave au-dessous du monument guerrier :
Énée aux Grecs vainqueurs ravit ce bouclier.
Le signal est donné ; nous quittons ces rivages ;
Les rocs phéaciens³⁴ ont fui dans les nuages.
De l'Épire déjà nous côtoyons les bords ;
La ville de Chaon nous reçoit dans ses ports ;
Et, de loin dominant sur la plaine profonde,
Buthrote³⁵ a réparé les fatigues de l'onde.

Là d'incroyables bruits, jusqu'à nous parvenus,
Étonnent notre oreille : on nous dit qu'Hélénus,
Enfant du dernier roi de la triste Pergame,
Possède de Pyrrhus et le sceptre et la femme ;
Qu'il commande à des Grecs, et qu'un dernier lien
Met la veuve d'Hector dans les bras d'un Troyen.
Un désir curieux de mon âme s'empare ;
Je brille d'admirer un destin si bizarre,
De voir, d'entretenir le successeur d'Hector.

Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois qui d'un épais ombrage
D'un nouveau Simois³⁶ ornaît le doux rivage,
Figurant en gazon un triste et vain cercueil,
Offrait à son époux le tribut de son deuil.
Pour charmer ses regrets, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitait ses mânes,
L'appelait auprès d'elle ; et, chers à ses douleurs,
Deux autels partageaient le tribut de ses pleurs,
L'un pour Astyanax, et l'autre pour son père :
Là pleurait tour à tour et l'épouse et la mère.

Je marche vers ces lieux ; mais son œil de plus près
A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué mes habits et mes armes troyennes,
Elle tombe : son sang s'est glacé dans ses veines.
Elle reste longtemps sans force et sans couleur ;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur :
«Est-ce vous, me dit-elle, ou bien une vaine ombre ?
Ah ! si vous habitez dans la demeure sombre
Où mon Hector est-il ?» Elle dit ; et soudain
D'un long ruisseau de pleurs elle inonde son sein,
Et remplit tout le bois de sa voix douloureuse.
Aux transports, aux accents de sa douleur affreuse,
Je pleure, je réponds en sons entrecoupés
Par quelques mots sans suite, et sans ordre échappés :
«O comble de grandeur, ainsi que de misère !
Non, vous ne voyez pas une ombre mensongère ;
Oui, malgré moi je vis, et pour souffrir encor.
Mais vous, de ce haut rang de l'épouse d'Hector,
A quelle humble fortune êtes-vous descendue ?
Quel sort peut remplacer tant de grandeur perdue ?
Honorez-vous ici la cendre d'un époux ?
Est-ce Hector ou Pyrrhus qui dispose de vous ?»

Elle baisse les yeux ; et s'exprimant à peine :
«Que je te porte envie, heureuse Polyxène !
Ton cœur ne connut pas les douceurs de l'hymen.
Tu périr, jeune encor, sous le fer inhumain.
Mais du moins tu périr sous les remparts de Troie ;
Mais les arrêts du sort qui choisissait sa proie,
N'ont pas nommé ton maître, et, captivant ton cœur,
Mis la fille des rois aux bras de son vainqueur.
Moi, d'un jeune orgueilleux, digne fils de son père,
Souffrant l'amour superbe et la fierté sévère,
J'ai rampé sous un maître, et, par mille revers,
Passé de Troie en cendre à l'opprobre des fers.
Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone
Mon dédaigneux époux court ravir Hermione ;
Et, fuyant des plaisirs par la force obtenus,
Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
Le fouet de Némésis, le regret d'un amante,
De son rapt criminel par un crime est vengé ;
Il l'égorge aux autels de son père égorgé.
Par cette mort funeste, Hélénus en partage
Obtint une moitié de son riche héritage,
Et du nom de Chaon, né du sang des Troyens,
Appela ces vallons les champs chaoniens :
Pergame fut le nom que prit la citadelle.

Mais vous, quelle tempête ou quelle erreur nouvelle
Vous porta de si loin sur ces bords étrangers ?
Votre Ascagne vit-il après tant de dangers ?
Pleure-t-il quelquefois la perte de sa mère ?
Apprend-il à marcher sur les pas de son père ?
Vers ses hautes vertus prend-il déjà l'essor ?
Promet-il d'être un jour digne neveu d'Hector ?»

Ainsi, parmi les cris, les sanglots et les larmes,
D'un touchant entretien elle goûte les charmes,
Lorsque, de son tyran successeur couronné,
Hélénus de sa cour s'avance environné,
Nous reconnaît, nous mène à sa nouvelle Troie,
Et mêle à chaque mot une larme de joie.
J'avance, et j'aperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau.
Voilà ses ports, ses murs renaissants de leur cendre ;
Ce coteau, c'est l'Ida ; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion ;
Et de Troie, en pleurant, j'adore encor le nom.
Mille doux souvenirs parcourent ce rivage :
De leurs murs paternels reconnaissant l'image,
Les Troyens, de ces lieux jouissent comme moi ;
Et leur concitoyen les recevait en roi.
Au milieu de sa cour, sous de vastes portiques,
Un grand festin chargeait des tables magnifiques :
Ils célébraient Bacchus, et, dans des coupes d'or,
Le dieu de son nectar leur versait le trésor.

La prophétie d'Hélénus

Le jour fuit, un second s'écoule dans la joie,
Mais l'Autan a soufflé, la voile se déploie,
Et son souffle sur l'onde appelle nos vaisseaux.
Je vais au roi pontife, et m'explique en ces mots :

34 *L'île de Corcyre (Kerkyra ou Corfou).*

35 *Butrint en Albanie.*

36 *Fleuve de Troie.*

«O toi ! qui fais parler d'une voix véridique
Les lauriers de Claros, le trépied prophétique ;
Que ne trompent jamais ni le flanc des taureaux,
Ni le ciel, ni le vol, ni le chant des oiseaux,
Que me veulent les dieux ? Tous, d'une voix commune
Dans les champs d'Hespérie appellent ma fortune ;
L'horrible Céléno, s'opposant à leurs vœux,
Seule ose m'annoncer la colère des cieus,
Et menace mes jours de la faim homicide.
Parle : que de mon sort ta sagesse décide ».

Hélénus, méditant ces mystères profonds,
De sa tête sacrée abaisse les festons,
Présente à Jupiter un pompeux sacrifice,
Implore d'Apollon la bonté protectrice,
Me conduit dans son temple, et me dit :
«Fils des dieux ! Oui, le ciel te prépare un destin glorieux,
Et, dans le cours changeant de sa marche éternelle,
Le sort accomplira cette loi solennelle.
Mais il faut, avant tout, t'indiquer les chemins
Des mers à qui tu dois confier tes destins.
Je ne m'étendrai point sur tout ce qui te touche ;
Sur de plus grands secrets Junon ferme ma bouche,
Et la Parque à mes yeux, soulevant le rideau,
N'écarte qu'à demi leur terrestre bandeau.
D'abord ce Latium, cette terre fatale,
Tu les crois séparés par un court intervalle ;
Mais la mer, devant toi s'agrandissant toujours,
De ta longue carrière allongera le cours.
La Sicile verra de tes nefs vagabondes
La rame opiniâtre importuner ses ondes.
Du redoutable Averno³⁷ il faut dompter les flots ;
De la mer d'Ausonie³⁸ il faut fendre les eaux,
De l'île de Circé braver l'onde infidèle³⁹,
Avant de reposer dans ta cité nouvelle.
Mais écoute, et connais par quels signes certains
S'annonceront ces lieux promis par les destins :
Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
Une laie aux poils blancs sur la rive étendue,
Nourrissant trente enfants d'une égale blancheur,
Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,
Arrête là ton cours ; là finiront tes peines.
Ne crains ni Céléno, ni ses menaces vaines,
Ni ces tables qu'un jour doit dévorer ta faim ;
Le Destin t'aidera, compte sur le Destin ;
Compte sur la faveur d'Apollon qui m'inspire ;
Mais fuis la mer perfide et la côte d'Epire :
Des Grecs, nos ennemis, ce bord est infecté⁴⁰.
Là des fiers Locriens s'élève la cité⁴¹ ;
Là, commandant en paix à l'humble Pétilie⁴²,
Philoctète est content d'un coin de l'Italie ;

Et de Salente enfin inondant les sillons,
Idoménée au loin répand ses bataillons.

Ce n'est pas tout encor : lorsque, sur le rivage,
Aux dieux conservateurs tu païras ton hommage,
Qu'un long voile de pourpre, abaissé sur tes yeux,
Dérobe à tes regards tout visage odieux ;
Défends qu'aucun objet d'un augure sinistre
Ne trouble le présage, ainsi que le ministre ;
Qu'enfin les tiens, toi-même, et ta postérité,
Gardent ce saint usage avec fidélité.

Lorsqu'enfin de plus près tu verras la Sicile,
Et que, des bancs étroits qui séparent cette île
L'embouchure à tes yeux ira s'agrandissant,
Que sur la gauche alors ton cours, s'arrondissant,
Laisse à droite cette île et ses gorges profondes.
Ces continents, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois, ne formaient qu'un pays.
Mais, par les flots vainqueurs, tout à coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
Dont le double rivage à l'envi se resserre :
Ainsi, sans se toucher, se regardent de près,
Et les bords d'Hespérie, et l'île de Cérés⁴³.
Entr'eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour à tour en grondant vont battre les deux rives :
Sublime phénomène, étranges changements,
De l'histoire du monde éternels monuments !
Deux monstres sont placés sur ce double rivage :
Charybde, qui dévore, en son avide rage,
Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds ;
Scylla qui, dérobant ses roches dangereuses,
Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
Ce monstre, d'une vierge a le sein ravissant ;
Son visage est d'un homme ; à la figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine ;
Ses flancs sont ceux d'un loup ; et de ce monstre enfin,
La queue en s'allongeant se termine en dauphin.

Il vaut mieux s'éloigner, et rasant la Sicile,
Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
Et près de Pachinum⁴⁴, par un prudent écart,
Dans ton cours prolongé décrire un arc immense ;
Que d'aller, de Charybde affrontant l'inclémence,
Braver ses tourbillons, ses gouffres écumants,
Et de ses chiens hideux les rauques hurlements ;

Enfin, dans l'avenir s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous tes maux et les prolonge tous.
De la reine des dieux désarme le courroux,
N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :

37 *Le lac Averno, en Campanie, était considéré comme l'une des portes d'accès aux Enfers. Enée s'y rendra au livre VI pour consulter la Sibylle de Cumès.*

38 *La mer Tyrrhénienne.*

39 *L'île de Circé, Aea, dans le golfe de Gaète.*

40 *Tout le sud de l'Italie, appelé la « Grande Grèce », a été colonisé par les Grecs.*

41 *Locres Épizéphyrienne (aujourd'hui Gerace).*

42 *Petelia était une ville du Bruttium, au nord de Crotona.*

43 *C'est l'actuel détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, considéré dans l'antiquité comme la localisation du gouffre de Charybde et du monstre Scylla.*

44 *Promontoire au sud-est de la Sicile, actuellement Capo di Passero.*

Ainsi tu fléchiras cette déesse altière,
 Et tes vaisseaux vainqueurs, des bords siciliens,
 Parviendront sans obstacle aux ports ausoniens.
 Vainqueur enfin des mers, d'autres soins te demandent,
 Des antres cuméens⁴⁵ les oracles t'attendent ;
 Il faut franchir l'Averne, et, dans ses sombres bois,
 De l'antique Sibylle interroger la voix.
 Au pied de son rocher, sur des feuilles légères,
 Elle écrit nos destins en légers caractères,
 En dispose les mots ; et, sitôt que sa main
 En a rangé la suite en un ordre certain,
 Elle ferme sur eux sa caverne tranquille.
 Là l'oracle repose et demeure immobile.
 Mais si la porte, ouverte aux zéphirs indiscrets,
 De ce livre mouvant leur livre les secrets,
 Ils volent dispersés sous les roches profondes.
 Elle, au lieu d'assembler leurs feuilles vagabondes,
 De ses oracles vains, aux vents abandonnés,
 Laisse errer au hasard les mots désordonnés ;
 Et qui vient consulter sa réponse inutile,
 Maudit en s'éloignant l'ancre de la Sibylle.
 Evite ce malheur. En vain de ton départ
 Les tiens impatients accusent le retard ;
 En vain le vent t'appelle, en vain le temps te presse ;
 Toi-même va trouver, consulter la prêtresse ;
 Qu'elle-même te parle, et, de ses rocs profonds,
 Laisse échapper pour toi ses prophétiques sons,
 Te dise tes dangers et tes guerres futures,
 Et tout ce long tissu d'illustres aventures,
 Ce qu'il faut craindre encor, ce qu'il faut surmonter,
 Et quels peuples enfin te restent à dompter.
 Tel du sort à mes yeux le livre se déploie
 Va, pars, et porte au ciel les grands destins de Troie».

Les adieux et le départ de Buthrote

Il dit, et fait tirer de son riche trésor
 Un vaste amas d'airain, d'argent, d'ivoire et d'or ;
 Des vases de Dodone, une riche cuirasse,
 Où l'or à triple maille avec art s'entrelace
 Un casque aux crins flottants, armure de Pyrrhus,
 Qui du sang des Troyens ne se rougira plus.
 Mon père est distingué par sa munificence ;
 Mon peuple aussi reçoit de sa magnificence
 Des rameurs vigoureux, des armes, des guerriers,
 Et ses riches haras nous cèdent leurs coursiers.

Nous écoutons des dieux le fidèle interprète.
 Anchise ordonne alors que sa flotte s'apprête,
 Qu'on rattache la voile, et qu'aux vents fortunés
 Ses plis prêts à s'ouvrir flottent abandonnés.
 Hélénius en ces mots honore sa vieillesse :
 «Mortel chéri des dieux, époux d'une déesse,
 Qui deux fois échappas aux malheurs d'Ilion,
 Cette Ausonie, objet de ton ambition,
 D'ici ton œil la voit, ton espoir la possède ;
 Mais, pour atteindre au lieu que le Destin te cède,
 Il faut raser ses bords, et, par de longs chemins,
 Voyageur patient, gagner ces bords lointains.

Adieu, vieillard heureux, encor plus heureux père !
 Adieu : déjà l'Autan, de son souffle prospère,
 Sur une mer propice appelle vos vaisseaux.
 Adieu : mes souvenirs vous suivront sur les eaux».

Cependant, à son tour, Andromaque pensive
 Prépare ses adieux ; sa tendresse attentive
 Aux présents d'Hélénius veut ajouter le sien.
 Ascagne reçoit d'elle un manteau phrygien,
 De superbes tissus où la navette agile
 A glissé des fils d'or dans sa trame fragile,
 Des travaux de ses mains plus précieux encor.
 «Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector,
 Cher enfant ! qu'il vous prouve à jamais ma tendresse.
 C'est le dernier présent d'une triste princesse ;
 De vos parents, hélas ! c'est le dernier bienfait.
 Prenez, ô de mon fils doux et vivant portrait !
 Voilà son air, son port, son maintien, son langage ;
 Ce sont les mêmes traits, il aurait le même âge. »

Nous hâtons à regret ce départ douloureux ;
 Je leur dis en pleurant : «Adieu, vivez heureux.
 Vous ne redoutez plus la fortune inconstante ;
 Et nous, tristes jouets d'une si longue attente,
 Le sort de mer en mer nous promène à son gré.
 Vos malheurs sont finis, votre asile assuré ;
 Vous n'allez point chercher sur de lointaines rives
 Un empire inconnu, des terres fugitives ;
 Le doux aspect du Xanthe adoucit vos destins ;
 Notre Ilion revit relevé par vos mains.
 Puisse un destin plus doux respecter votre ouvrage !
 Que la Grèce de Troie épargne au moins l'image !
 Si le Tibre jamais me reçoit dans ses ports,
 Si ces murs tant promis s'élèvent sur ses bords,
 Unis par la naissance, unis par l'infortune,
 Nos maux seront communs, notre gloire commune.
 Oui, nos peuples, heureux d'un longue union,
 Ne seront qu'un seul peuple, et qu'un seul Ilion :
 Et des fils d'Ausonie et des enfants d'Epire,
 Même sang, même amour réuniront l'empire.
 Puisse un esprit semblable animer nos neveux».
 A ces mots je m'éloigne, en retournant les yeux
 Vers ces murs fraternels, cette terre chérie,
 Et vais sur l'onde encor poursuivre une patrie.

Premiers contacts avec l'Italie

Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés⁴⁶,
 Que les traits de la foudre ont si souvent frappés ;
 De là vers l'Italie un court trajet nous mène.
 Le jour tombe ; et la Nuit, de son trône d'ébène,
 Jette son crêpe obscur sur les monts, sur les flots :
 Le rivage des mers nous invite au repos.
 Des travaux aux rameurs le sort fait le partage ;
 Et les autres, couchés sur l'aride rivage,
 Dorment au bruit de l'onde, et jusqu'au jour naissant
 Goûtent d'un doux sommeil le charme assoupissant.
 Mais les Heures déjà dans le silence et l'ombre
 Au milieu de sa course ont guidé la Nuit sombre :

45 Cumes en Campanie, près des Champs Phlégréens, où se trouvait l'oracle de la Sibylle.

46 Les monts Cérauniens, montagne d'Epire.

Palinure s'éveille, et consulte les mers ;
 Il écoute les vents, interroge les airs ;
 Des astres de la nuit il observe la course ;
 Cherche d'un œil savant les Hyades et l'Ourse,
 Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant,
 Et l'Orion armé d'un or éblouissant.
 Il voit les cieux sereins ; et, du haut de la poupe,
 D'un signe impérieux il avertit sa troupe.
 Nous partons, nous fuyons, nous volons sur les eaux,
 Et déployons aux vents les ailes des vaisseaux.
 Les astres pâlissaient, l'Aurore matinale
 Semait de ses rubis la vie orientale,
 Lorsqu'insensiblement un point noir et douteux
 De loin paraît, s'élève, et s'agrandit aux yeux.
 C'était le Latium⁴⁷. Partout la joie éclate :
 «Latium ! Latium ! crie aussitôt Achate ;
 Latium ! Latium ! disent nos cris joyeux».
 Tous, d'un commun transport, nous saluons ces lieux.
 Anchise prend un vase orné d'une guirlande ;
 Et, joignant la prière à sa liquide offrande,
 Debout sur le tillac, s'écrie : «O dieu des flots !
 Vous, qui leur commandez le trouble et le repos !
 Et vous, dieux du rivage ! écoutez ma prière :
 Dieux puissants ! nous touchons au bout de la carrière :
 Encor un vent propice, encor un souffle heureux.»
 Il dit. Un air plus frais favorise nos vœux.
 On entrevoit le port ; et, voisin de la nue,
 Le temple de Pallas⁴⁸ se découvre à la vue.
 On abaisse la voile ; on s'approche du bord,
 Et le bec des vaisseaux est tourné vers le port.
 Creusée à l'orient, son enceinte profonde,
 Contre les vents fougueux et les assauts de l'onde,
 Est recourbée en arc, où le flot mugissant
 Sans cesse vient briser son courroux impuissant.
 A l'abri des rochers, son eau calme repose ;
 Des remparts naturels, qu'à la vague il oppose,
 Les fronts montent dans l'air comme une double tour ;
 Leurs bras d'un double mur en ferment le contour ;
 Et le temple que l'œil croyait voir sur la plage
 Recule à notre approche, et s'enfuit du rivage,
 Quatre beaux coursiers blancs, dans la prairie épars,
 Sont le premier présage offert à nos regards.

Anchise alors s'écrie : «O malheureuse terre !
 Ces coursiers belliqueux nous annoncent la guerre ;
 Oui, la guerre a son char attelle des coursiers ;
 Mars conduit aux combats ces animaux guerriers.
 O toi que j'ai choisie, ô terre hospitalière !
 Le sang doit-il encor marquer notre carrière ?
 Mais ces mêmes coursiers, domptés par notre main,
 Traînent d'accord un char, se soumettent au frein.
 J'espère encor la paix !» Il dit. Et sa prière
 Paie un juste tribut à Minerve guerrière,
 Qui daigna la première accueillir nos vaisseaux,
 Heureux triomphateurs et des vents et des eaux ;

Puis d'un voile sacré nous couvrons notre tête,
 Et déjà pour Junon notre offrande s'apprête :
 Le roi pontife ainsi nous l'avait ordonné.

Arrivée en Sicile, au pied de l'Etna

Ces devoirs accomplis, le signal est donné,
 Et les voiles, des vents appelant les haleines,
 Tournent sur les longs bras de leur longues antennes.
 Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité
 Ce rivage suspect, par les Grecs habité.
 Des bords où devant nous la terre au loin recule,
 Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.
 Junon de Lacinie⁴⁹ et son temple fameux
 Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
 Bientôt se dégageant des vapeurs qui les couvrent,
 De Caulon⁵⁰ à nos yeux les remparts se découvrent ;
 L'horrible Scylacée, effroi des matelots⁵¹,
 Loin de son triple écueil, nous voit fuir sur les flots.
 Tout à coup de l'Etna je vois de loin la cime ;
 De la profonde mer j'entends gronder l'abîme ;
 J'entends le bruit lointain des rochers écumants,
 Et de l'onde en courroux les longs mugissements.
 Avec le noir limon de ses grottes profondes
 Je vois monter, tomber, et remonter les ondes.
 «Les voilà, dit Anchise ! oui, Troyens, les voilà,
 Ces gouffres de Charybde, et ces rocs de Scylla !
 Aux rames, mes amis ! fuyons ces bords horribles,
 Qu'annonçaient d'Hélénus les oracles terribles !

Palinure à l'instant, en ce péril nouveau,
 Vers la gauche a poussé son rapide vaisseau ;
 Et, la voile et les vents secondant son audace,
 La flotte obéissante a volé sur sa trace.
 A la voix de mon père, un effroi courageux
 Anime tous les cœurs ; de ces bords orangeux
 Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête.
 Les vagues quelquefois nous portent sur leur faite,
 Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des ais
 Retombent avec nous au gouffre des enfers.
 Trois fois le flot mugit sous la roche profonde ;
 Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde.

Cependant le vent tombe et meurt avec le jour.
 Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour⁵² :
 Je l'ignorais. Le port creusé dans ces rivages
 Garde un calme profond ; mais par d'autres orages,
 L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux,
 Bientôt, déploie en l'air des colonnes de feux ;
 Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
 De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
 Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrents ;
 Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorants,
 Arrachant les éclats, de ses voûtes tremblantes,

49 *Lacinium (cap Colonna) en Calabre, à la pointe ouest du golfe de Tarente.*

50 *Caulonea, ou Caulonia, sur la côte du Bruttium, actuellement Castel Vetere.*

51 *Squillace.*

52 *Des roches volcaniques proches de l'Etna sont aujourd'hui appelées isole Ciclopi.*

47 *Pas au sens strict. Virgile entend par là la terre de la péninsule italienne.*

48 *Castrum Minervae (Castro, dans la province de Lecce), célèbre pour son temple à Minerve, à l'extrémité sud du talon de la botte italienne.*

Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre, à demi consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé ;
Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse ;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblements
Ebranlent la Sicile et ses sommets fumants.
Toute la nuit, frappés de ce grand phénomène,
Nous nous tenons cachés dans la forêt prochaine,
Ignorant d'où provient cet effroyable bruit.
Dans le ciel ténébreux pas un astre ne luit,
Pas un faible rayon ; et des nuages sombres,
Sur le flambeau des nuits, ont épaissi leurs ombres.

Achéménide et le Cyclope

*Le lendemain matin, un inconnu aux abois surgit sur le rivage.
Grec ayant participé au siège de Troie, il a été oublié par
Ulysse dans la grotte du cyclope Polyphème.*

Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
Fuyant l'ancre cruel, sans s'occuper de moi,
Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
Dans l'onde au loin s'étend sa voûte ténébreuse ;
Toujours la mort, le deuil, habitent dans son sein ;
D'horribles ossements pavent l'ancre assassin.
Lui, (dieux ! d'un tel fléau n'affligez plus la terre !)
Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
Laisse-t-il un instant son autre ensanglanté ?
A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
Rien ne l'émeut ; la chair, le sang des misérables
Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
J'ai vu, j'ai vu moi-même, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc ; j'ai vu sur les murailles
(J'en tremble encor d'horreur) rejaillir leurs entrailles ;
J'ai vu le monstre affreux, dans son ancre étendu,
S'abreuver par torrents de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtre dégoûtantes,
Leurs membres tout vivants, et leurs chairs palpitantes.
Ulysse impunément ne vit point leur trépas ;
Et dans de tels moments, il ne s'oublia pas.
A peine ivre de vin, et gorgé de carnage,
Sous le poids du sommeil, qui seul dompte sa rage,
Il a courbé sa tête, et tombant de langueur,
De son corps monstrueux déployé la longueur ;
Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
La chair, le vin, le sang, jaillissaient de sa bouche,
Nous invoquons les dieux, nous l'entourons : soudain
Chacun fond à l'envi sur le monstre inhumain.
Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
Qui brillait seul au front de ce monstre difforme.
Moins grand nous apparaît, dans son vaste contour,
Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.
Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.

Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
Fuyez ; c'est peu qu'enflant ses sauvages pipeaux,
Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,

Dans son ancre effroyable habite Polyphème,
Cent Cyclopes affreux, presque autant que lui-même,
Rôdent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
Et sous leurs pas pesants font retentir les monts.
La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière,
Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
Et leur marche terrible, et leur voix effrayante.
Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
Mes yeux des vastes mers parcouraient l'étendue ;
Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
J'ai couru, j'ai volé : mon sort vous est soumis ;
Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable ».

Arrivée à Drépane - Mort d'Anchise - Fin du récit

A peine il achevait ce récit incroyable,
Sur la cime du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchait de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux :
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux.
Son troupeau réuni suit sa marche pesante :
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.
Il descend, il arrive au bord des flots grondants ;
Là, tout sanglant encore, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge, et l'onde à peine atteint à sa ceinture.

Tous nos Troyens tremblants soudain sont attroupés ;
On presse le départ, les câbles sont coupés :
On part ; et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales ;
Avec nous fuit ce Grec devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes ;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras,
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons ;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, d'un œil épouvanté,
De ces fils de l'Etna le conseil redouté,
Qui, d'un œil menaçant, nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieus,
Les chênes, les cyprès, au dessus des tempêtes,
Lèvent leurs bras altiers, et leurs pompeuses têtes.
De notre fuite alors précipitant le cours,
Alors de tous les vents acceptant le secours,
Plutôt que de tomber dans ces mains implacables,

On tourmente au hasard les voiles et les câbles.
Mais l'avis d'Hélénus, qui longtemps nous parla
Des gouffres de Charybde et des rocs de Scylla,
Revient à notre esprit ; nous craignons cette route,
Où, contraint d'affronter les monstres qu'il redoute,
Le matelot prudent en son cours hasardeux,
Doit, fuyant les deux bords, les éviter tous deux.

Chacun de nous voulait retourner sur sa trace,
Quand, des rocs de Pélore⁵³, un des vents de la Thrace,
De sa puissante haleine emporte les nochers
Aux lieux où le Pantage⁵⁴, à travers des rochers,
S'élançait dans les mers au golfe de Mégare⁵⁵.
Aux plaines de Thétis aucun détour n'égare
Nos vaisseaux que ce Grec, par nos soins secouru,
Conduit vers chaque bord qu'il avait parcouru :
Des jeux de la fortune incroyable caprice !
Le guide des Troyens est un soldat d'Ulysse !
En face de Plémyre⁵⁶, assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers.
Ortygie⁵⁷ est le nom qu'elle eut aux premiers âges ;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ses beaux rivages
Qu'Alphée, amant fidèle, et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,
En quittant sans regret l'Elide sa patrie,
Se glissait sous les mers vers sa nymphe chérie ;
Tous deux au même lit murmuraient leurs amours ;
Tous deux dans la même onde allaient finir leur cours.
Leurs berceaux sont divers ; leurs tombeaux sont les mêmes.
J'adore de ces lieux les puissances suprêmes.

Je passe ces rochers qu'élève dans les airs
Pachinum⁵⁸, dont le pied s'avance au sein des mers.
Je rase de plus près les campagnes fangeuses
Qu'engraissaient d'Hélorus les eaux marécageuses.
Plus loin c'est Camarine⁵⁹, à qui l'ordre des cieux
Défend de déplacer et son peuple et ses dieux ;
Et le riche Gélas, arrosant de ses ondes
La ville de son nom⁶⁰, et ces plaines fécondes.
J'avance, et d'Agragas je vois de loin les tours⁶¹ ;
Agragas, dont les prés, dans de plus heureux jours,
En foule nourrissaient, de leurs fécondes herbes,
Les troupeaux florissants de ses coursiers superbes
Qui dans les champs de Mars emportaient les guerriers.
Je te passe à ton tour, ô terre des palmiers !
Heureuse Sélinos⁶² ! et vous, rochers terribles,

Que l'affreux Lilybée⁶³ en pièges invisibles,
Sous sa perfide mer, déguise aux matelots,
De là rapidement emporté sur les flots,
Drépane me reçoit ; le malheureux Drépane⁶⁴,
Où le sort aux regrets pour jamais me condamne.

Là périt mon vieux père, après tant de travaux,
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux ;
Là tu laisses ton fils, ô père vénérable !
Au moment où me rit un sort plus favorable !
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port.
Ah ! le sage Hélénus, interprète du sort,
Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Céléno, ses menaces sinistres
Qui m'annonçaient du sort tant d'effroyables coups,
Ne m'avaient pas prêté le plus cruel de tous.

Là cessent mes travaux. De ce triste rivage,
Enfin, des dieux plus doux m'ont porté dans Carthage».
Tel le héros troyen racontait ses malheurs,
Et tous les cœurs émus partageaient ses douleurs.

53 *Le cap Pélore (Peloro) se trouve sur la pointe NE de la Sicile, à l'endroit où débouche le détroit de Messine.*

54 *Pantagias (aujourd'hui Fiume di Porcari), petit fleuve près de Syracuse.*

55 *Aujourd'hui Golfo di Augusta.*

56 *Punta di Gigante, promontoire voisin de Syracuse.*

57 *Île située en face de Syracuse. On y voit toujours la fontaine Aréthuse, une résurgence d'eau douce à côté de la mer.*

58 *Cf note 44.*

59 *Santa Croce Camerina.*

60 *Gela (Caltanissetta).*

61 *Agrigente.*

62 *Sélinonte.*

63 *Aujourd'hui Marsala.*

64 *Aujourd'hui Trapani.*